

Souvenir Samelle

L'auteur à Monsieur Auguste

105.762²⁶

Pugens

DISSERTATION

N.º 48.

S U R

LE CHOLERA-MORBUS.

Tribut Académique,

*Présenté et publiquement soutenu à la Faculté de Médecine
de Montpellier, le 13 Juin 1817 ;*

Par JEAN-GABRIEL PUGENS,

DE TOULOUSE, (Haute-Garonne)

Docteur en Médecine, ex-Chirurgien-Aide-Major aux
Armées Françaises.

« Il faut chercher seulement à penser et
à parler juste, sans vouloir amener les autres
à notre goût et à nos sentimens ; c'est une
trop grande entreprise. » LABRUYÈRE.



A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine,
près l'Hôtel de la Préfecture, n.º 62.

1817.

DISSERTATION

SUR

PROFESSEURS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. VICTOR BROUSSONNET, DOYEN.

M. ANTOINE GOUAN, *honoraire*.

M. J. ANTOINE CHAPTAL, *honoraire*.

M. J. B. TIMOTHÉE BAUMES.

M. J. NICOLAS BERTHE.

M. M. J. JOACHIM VIGAROUS.

M. PIERRE LAFABRIE.

M. G. JOSEPH VIRENQUE.

M. C. F. V. GABRIEL PRUNELLE.

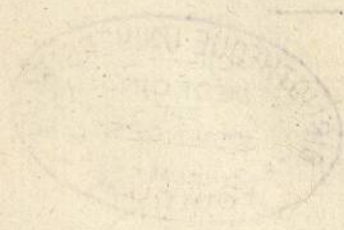
M. A. PYRAMUS DE CANDOLLE.

M. JACQUES LORDAT.

M. C. J. MATHIEU DELPECH.

M. JOSEPH FAGES.

M.



—————

C'est JEAN MARTIN AUBERT, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, qui a imprimé ce prospectus, n° 62, près l'Hôtel de la Préfecture.

1817.

Aux Mânes
de mon Père!!!!

A
la plus chérie et la plus vertueuse
des Mères.

Comme un témoignage de mon amour filial.

G. PUGENS.

A mon Frère

et

A ma Sœur.

A

MONSIEUR

GABRIEL DAUSSONNE,

MON PARENT ET MON AMI.

G. PUGENS.



DISSERTATION

S U R

LE CHOLERA-MORBUS.

ON a donné le nom de *Cholera-morbus* à cette maladie dans laquelle la bile, sécrétée en quantité plus considérable que dans l'état naturel, donne lieu à des vomissemens spontanés et à des déjections alvines abondantes⁽¹⁾. Hippocrate, ainsi que les médecins Grecs, désignèrent cette affection morbide sous le nom de *cholera*, qui signifie écoulement de bile ; les auteurs Latins y ajoutèrent le mot

(1) Le but d'une définition en médecine est de tracer en peu de mots les principaux traits qui caractérisent une affection morbide ; or, comme une infinité de causes différentes peuvent donner lieu à la maladie dont on s'occupe, qu'elle peut en outre affecter diverses formes, se présenter avec une foule de modifications, je ne me dissimule pas qu'une définition ne peut jamais être rigoureusement exacte ; c'est ainsi que je reconnais insuffisante la définition que j'ai donnée plus haut du *cholera*, puisque non seulement la quantité, mais encore la qualité de la bile, peuvent être la cause déterminante de cette maladie ; qu'enfin un état de spasme du foie et de ses dépendances, qui fait refluer la bile dans l'estomac et les intestins, joint à une modification vicieuse des forces de ces derniers organes, peuvent avoir le même résultat.

Morbus, maladie, et cette dénomination s'est perpétuée jusqu'à nous. Les Français ont aussi appelé le cholera *Trousse-galant*, à cause de la promptitude avec laquelle il fait souvent périr ceux qui en sont atteints.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la classification du cholera-morbus : les uns, tels que Sauvages (1), le rangent parmi les flux ; les autres, tels que Cullen (2), parmi les affections nerveuses et les spasmes ; enfin, dans ces derniers temps, M. le Professeur Pinel (3) a considéré cette maladie comme une variété de l'embarras gastrique, et lui a assigné une place dans les fièvres bilieuses.

La théorie qui a servi de base à la classification de chacun de ces nosologistes, a un point de vue vrai ; mais on ne peut exclusivement se servir d'aucune en particulier. En effet, l'embarras des premières voies n'est-il pas souvent une cause occasionnelle, et n'existe-t-il pas presque constamment dans cette maladie ? Le cholera ne se déclare-t-il pas toujours par des vomissemens et des déjections alvines ? Ces évacuations ne sont-elles pas sans cesse accompagnées de spasmes, de douleurs plus ou moins vives, de tranchées ? Ainsi, le traitement qu'exige cette maladie n'étant adapté spécialement à aucun des élémens qui la constituent, la classification me paraît un peu défectueuse.

Le cholera-morbus a été divisé en cholera *sec* et en cholera *humide* ; mais cette division est fausse, et quoique Hippocrate lui-même (4) ait établi cette distinction, il n'en est pas moins vrai de dire que le Père de la médecine a donné le nom de *cholera sicca* à une colique venteuse très-forte, maladies qui ne peuvent pas être confondues ensemble, puisqu'elles s'excluent réciproquement. Cullen

(1) Nosologie méthodique.

(2) Elémens de médecine-pratique.

(3) Nosographie philosophique.

(4) *In cholera sicca, venter inflatus est et strepitus insunt et dolor laterum et lumborum, secedit autem nihil deorsum et alvus adstricta est.* (Hippocrat. de victu acutorum. Sect. 4. vers. 362.)

a aussi divisé le cholera, 1.^o en *spontané*, lorsqu'il survient dans un temps chaud, sans aucune cause évidente; 2.^o en *accidentel*, lorsqu'il est produit par des substances âcres que l'on a avalées, soit à titre d'alimens, soit à titre de poisons ou de médicamens. On a aussi donné le nom de cholera *vrai*, à celui qui se manifestait par des vomissemens de matière verte ou noirâtre, et on l'a appelé *faux*, lorsqu'il semblait n'avoir pour cause que l'ingestion d'alimens de digestion difficile ou de substances de mauvaise nature.

Le cholera a son siège dans l'estomac ou dans toute l'étendue du canal intestinal, mais surtout dans le duodénum et les conduits biliaires. On en juge, pendant la vie, par la nature des vomissemens et des déjections qui participent de la bile, par les douleurs que le malade rapporte aux organes de la digestion; et après la mort, par l'autopsie cadavérique, qui montre la dilatation de la vésicule du fiel, celle du canal cholédoque, l'expansion de la bile dans les intestins grêles, et surtout le duodénum que l'on trouve souvent gangrené, ainsi que le pylore.

Cette maladie, dit Sydenham (1), arrive presque aussi constamment « sur la fin de l'été et aux approches de l'automne, que les « hirondelles au commencement du printemps et le coucou vers « le milieu de l'été. » Cullen (2) pense que le choléra spontané est l'effet de la chaleur de l'atmosphère, qui produit quelques changemens dans l'état de la bile; ce qui fait, dit-il, que cette humeur acquiert plus d'âcreté et devient par là plus propre à déterminer une sécrétion plus abondante de ce liquide; ou bien cette matière est préparée alors de manière qu'elle coule en plus grande quantité que de coutume.

DIAGNOSTIC.

Les phénomènes qui annoncent l'invasion du cholera-morbus sont très - variés; voici néanmoins l'ordre dans lequel ils se présentent

(1) Médecine-pratique.

(2) Élémens de médecine-pratique.

ordinairement : anorexie, amertume de la bouche, céphalalgie, éructations, nausées, soif excessive, chaleur brûlante à l'épigastre, hoquet, sentiment de tension et de pesanteur dans l'estomac, flatuosités, frissons, lassitudes, etc.

Mais si la chaleur se déclare spontanément, alors aux rapports acides qu'accompagnent de vives douleurs à l'épigastre ainsi qu'aux intestins, se joignent des vomissemens spontanés et presque continuels, d'abord d'alimens mal digérés et de matière verte, quelquefois grise, ensuite d'une substance de couleur plus foncée, noirâtre ou semblable à la lie du vin, en même temps déjections alvines fréquentes et de même nature, tranchées, tension du bas-ventre; le malade éprouve des douleurs intestinales, quelquefois atroces, soif ardente, horreur pour les alimens, contraction spasmodique des muscles abdominaux, anxiétés, défaillances, prostration des forces, pouls petit, accéléré, quelquefois imperceptible; le malade ressent une sensation de froid aux extrémités, qui contraste singulièrement avec le sentiment intérieur d'une chaleur brûlante; sueur abondante, souvent froide, ou suppression de transpiration, hoquet fréquent, le délire survient, les traits s'altèrent, la face se décompose, les malades maigrissent à vue d'œil, et au bout de trois ou quatre heures, si les déjections continuent avec la même intensité, ils sont méconnaissables (1). Parmi nombre d'observations de cette

(1) Il est une infinité d'affections morbides, telles que la présence d'un agent mécanique irritant, par exemple le verre pilé, un poison introduit dans les premières voies, qui peuvent présenter la même série de symptômes et en imposer pour un véritable cholera-morbus; il serait trop long d'exposer ici en détail tous les caractères qui servent à distinguer la maladie dont je m'occupe, de toutes celles qui ont avec elle une plus ou moins grande analogie; je me bornerai donc à établir, en thèse générale, que c'est d'après le tempérament de l'individu, l'état de son moral, son genre de vie habituel, ses maladies antécédentes, d'après l'invasion de la maladie, ses symptômes, leur mode de succession; enfin, d'après quelques indices particuliers, que le praticien pourra apprécier, d'une manière à la fois

nature qu'on trouve dans Van-Swieten, une surtout mérite d'être rapportée. Cet illustre commentateur parle d'une jeune fille attaquée d'un cholera-morbus, qui éprouva des évacuations si fréquentes, que dans l'espace de trois heures personne ne put la reconnaître ; il semblait, dit-il, que toutes ses humeurs avaient été dissoutes par quelque substance vénéneuse, et rejetées avec beaucoup de violence par le vomissement et par les selles (1).

« *In vegetâ puellâ quæ trium horarum spatio hunc morbum
« passa, sic mutatam et collapsam habebat faciem, ut nequidem
« à familiaribus agnosceretur ; venenata quasi vi solutis omnibus
« humoribus, per vomitum et alvum violentissime expulsis (2).* »

Toutefois, heureusement pour l'humanité, le cholera-morbus ne se manifeste pas toujours avec la même violence, ou n'a pas toujours les mêmes suites ; il n'est pas rare de voir, après quelques heures, les symptômes diminuer d'intensité : alors les vomissemens et les déjections ne se répètent qu'à des distances de plus en plus éloignées,

prudente et presque certaine, quel est le vrai caractère de l'affection qu'il a sous ses yeux, et y porter avec un esprit philosophique le flambeau de l'analyse, sur laquelle doivent de toute nécessité reposer les dogmes thérapeutiques, s'il ne veut commettre, dans une maladie aussi promptement funeste que le cholera surtout, une foule d'erreurs qui ne peuvent que tourner au détriment du malade dont la vie lui est confiée.

(1) Dans le mois d'août de l'année 1813, j'ai eu occasion de voir chez un soldat un cas semblable. A cette époque l'armée du midi fit une expédition sur Pampelune ; les mouvemens politiques ayant obligé cette armée de battre en retraite, et se trouvant entièrement dépourvue de subsistances, les soldats qui en faisaient partie furent obligés de se nourrir d'herbes et de pommes qui n'avaient pas leur maturité : joint à cette nourriture malsaine, le changement subit de température qu'on éprouve dans les gorges et sur le sommet des montagnes, tous ces évènements, dis-je, contribuèrent beaucoup au développement de certaines maladies et particulièrement à celle dont il est question.

(2) Van-Swieten, *com. in aph. t. II. p. 341.*

et finissent par cesser entièrement; les matières ne répandent plus une odeur aussi infecte qu'auparavant, les douleurs ainsi que la soif diminuent, le pouls quoique faible et accéléré bat avec régularité, et le malade trouve dans les douceurs d'un sommeil bienfaisant l'aliment réparateur de ses forces épuisées.

Si le cholera se manifestait chez un enfant qui aurait la respiration acide, qui porterait fréquemment les mains à son nez, dont les pupilles seraient très-dilatées, qui enfin rendrait des vers mêlés à ses déjections ou à ses vomissemens, ce serait un signe non équivoque d'une cause vermineuse. Si la maladie succédait à la rétrocession de la goutte, à la disparition d'une affection rhumatismale, à la répercussion d'une dartre, comme l'a vu à l'hôpital Saint-Louis le docteur Alibert, ou d'un exanthème quelconque, l'évanouissement de l'affection primitive serait évidemment le siège d'un cholera symptomatique de la maladie à laquelle il aurait succédé.

É T I O L O G I E.

La cause matérielle la plus générale et la plus commune du cholera-morbus étant la bile, et l'irritabilité excessive des organes digestifs en étant la cause formelle, tout ce qui tendra à exalter cette irritabilité, à augmenter la sécrétion de cette humeur, à la rendre caustique et âcre, à en déterminer la congestion et l'épanchement dans le canal alimentaire, pourra donner lieu à cette maladie; ce qui fait qu'on a eu égard aux causes qui provenaient des prédispositions particulières, et à celles qui étaient occasionnées par des écarts de régime, ou par l'abus des six choses que les anciens appelaient assez improprement non-naturelles.

Ainsi le tempérament bilieux, les climats brûlans ou les chaleurs de l'été, le sexe féminin, l'âge adulte plutôt que l'enfance, celle-ci plus souvent que la vieillesse, ont été considérés comme causes prédisposantes de cette maladie; tandis que l'usage habituel ou immodéré d'alimens difficiles à digérer, tels que la viande de porc, le œufs du barbeau et du brochet, les fruits verts,

les melons, les oignons, les fèves, les vins doux et nouveaux, les vins acides, les boissons à la glace lorsqu'on est en sueur, les changemens subits de température opposée, la présence des poisons dans les premières voies, les vomitifs et les purgatifs violens administrés à contre-temps, des fatigues prolongées, un violent accès de colère, surtout après le repas, ont été rangés parmi les causes qui avaient servi à faire développer le cholera.

L'usage habituel des boissons spiritueuses dont abusent principalement les soldats, expose aussi plus particulièrement cette classe d'hommes à contracter cette dangereuse maladie. « Le cholera-morbus, » dit le docteur Roucher (1), attaque d'autant plus familièrement « les soldats en temps de guerre, qu'ils sont forcés de rester souvent et trop long-temps exposés aux rayons d'un soleil ardent, « de faire des exercices violens, et de boire de l'eau-de-vie pour « relever leurs forces et ranimer leur courage. Ces divers agens « exaltent l'humeur de la bile pendant les mois d'été, et lui font « contracter un caractère d'acrimonie qui dispose plus aisément « à cette maladie. »

Il peut être aussi occasioné par la présence des vers dans les premières voies, ou succéder à la goutte, au rhumatisme ou à la répercussion de quelque affection cutanée; et alors il est symptomatique.

P R O N O S T I C.

Le cholera-morbus est une maladie très-aiguë qui parcourt ses périodes avec la plus grande intensité; il s'accompagne quelquefois d'accidens si prompts et si dangereux, qu'il donne la mort en 24 heures; sa durée offre beaucoup de variétés; quelquefois son existence n'est que de quelques heures; d'autres fois aussi il ne se termine qu'après le 1.^{er}, le 2.^e, le 3.^e ou le 4.^e jour; rarement il se prolonge au 7.^e, et jamais il ne dépasse ce terme, à moins qu'il

(1) Traité de médecine clinique sur les principales maladies des armées.

ne se change en une autre maladie. Quoique bien terrible, cette affection morbide cède souvent aux secours de l'art, lorsque le médecin est appelé à temps; mais si on la néglige ou qu'on la traite mal, elle devient mortelle en très-peu de temps.

On ne doit point désespérer du malade, quand même on ne serait pas appelé dans le principe de la maladie. Il est certain qu'on a vu plusieurs cholériques exténués par les évacuations excessives qu'ils supportaient depuis quelque temps, ayant les extrémités froides et roides avec prostration des forces, le pouls petit, à peine sensible, tels, en un mot, ressemblant plutôt à des cadavres qu'à des vivans, être néanmoins rendus à la santé par l'usage des cordiaux et des calmans.

Plus la matière évacuée est caustique, la chaleur et la soif brûlantes, plus il y a à craindre: un malade chez qui la soif n'est pas excessive, ni la chaleur trop forte, est ordinairement sans danger imminent.

Les déjections qui ont quelques ressemblances à la raclure d'intestin, sont très-souvent funestes.

Les évacuations par haut et par bas, d'une couleur noire, sont mortelles (1).

Les déjections excessives d'une bile verte, suivies de défaillance, de hoquet, de convulsions, de froid des extrémités, des sueurs froides, d'un pouls petit et intermittent, de face hippocratique, annoncent la mort.

Si les évacuations cessent tout-à-coup, que le malade éprouve des douleurs dans le bas-ventre, un ténésme et autres symptômes de mauvais caractère, on doit craindre qu'il ne succombe, surtout si, pendant qu'il boit, on entend passer les liquides à travers l'œsophage, et faire un bruit comme l'eau qu'on jette dans un espace creux. Ce signe est toujours mortel.

S'il se manifeste une légère sueur sur tout le corps, si les éva-

(1) *Quibus morbis incipientibus, bilis atra vel sursùm, vel deorsùm prodierit, lethale est.* (Hip. sect. 4. aphor. 22.)

cuations se ralentissent, que le pouls se développe, que les forces se soutiennent, que les traits de la figure ne s'altèrent pas, que le malade paraisse soulagé, que le vomissement s'arrête et qu'un doux sommeil lui succède, on peut s'attendre à une terminaison heureuse.

Les enfans atteints du cholera-morbus seront d'autant plus en danger qu'ils seront plus jeunes.

TRAITEMENT.

L'expérience des auteurs a fixé d'une manière irrévocable le traitement qui convient au véritable cholera-morbus. Les indications à remplir dans cette maladie consistent, d'après la méthode de Sydenham (1), qui a été généralement adoptée par tous les bons praticiens, 1.^o à délayer par des liqueurs adoucissantes la matière morbifique, afin de corriger ses qualités irritantes et la rendre plus propre à être évacuée; 2.^o à calmer et arrêter les mouvemens violens; 3.^o enfin, à fortifier les parties nerveuses qui ont été affaiblies.

Ainsi, dès le début de la maladie, on administrera une boisson adoucissante, telle que l'eau de poulet ou de veau, l'eau de groseille ou la limonade édulcorée, une légère décoction d'orge, le petit-lait, ou l'eau panée que le malade boira en abondance, mais à petites doses, fréquemment répétées, afin de ne pas fatiguer l'estomac; des lavemens émolliens tièdes faits avec une décoction de mauve, ou l'huile d'amandes douces, serviront à calmer la vivacité des douleurs. On continuera l'emploi de ces médicamens jusqu'à ce que le malade ait bien vomi, et on mêlera de temps en temps soit dans chaque verre de boisson, soit dans les lavemens, une once de sirop de laitue, de violette ou de nénuphar, afin de disposer l'estomac à recevoir des calmans plus énergiques. Lorsque les vomissemens et les déjections alvines commenceront à diminuer, ou lorsqu'on jugera que le malade a été suffisamment évacué, on

(1) Médecine-pratique.

se servira avec avantage de la potion anti-émétique de Rivière, que l'on préparera au lit du malade, et qui consiste à faire dissoudre 24 grains de carbonate de potasse dans une demi-once ou une once de suc de citron, ou de sirop de limon, que l'on fera avaler à l'instant même. On donnera ensuite, toutes les vingt-quatre heures, des bouillons ou des crèmes fort légères; mais si les vomissemens se manifestaient de nouveau, Sauvages (1) conseille d'avoir de nouveau recours à la potion anti-émétique, et prescrit de donner une potion calmante composée avec le laudanum, ou avec toute autre préparation narcotique, que cet auteur regarde comme très-propre à arrêter le flux. Trois jours après la cessation des vomissemens, on administrera quelques laxatifs, tels que le sirop de chicorée composé, ou le jus de pruneaux, et on fera succéder les toniques à ces médicamens, si aucun accident ne se déclare.

On joindra à l'emploi des moyens que nous venons d'indiquer, un régime restaurant, mais pris dans la classe des alimens mucilagineux, tels que le bouillon de veau épaissi avec la fécule de pommes de terre; de bonnes gelées avec le poulet, le veau; des potages au riz; enfin, on permettra ensuite les légumes et les viandes légères, afin de ne passer que par gradation, lorsque la santé sera parfaitement rétablie, au régime auquel l'individu était habitué avant la maladie.

Mais si la maladie acquiert de l'intensité, si les symptômes s'aggravent et se succèdent avec une rapidité effrayante, si le hoquet devient plus fréquent et plus douloureux, si la matière des vomissemens ou des déjections a l'aspect d'un sang noirâtre (2) et exhale une puanteur insupportable, si le malade tombe fréquemment en syncope, si enfin il est atteint de convulsions, qu'il ait les extrémi-

(1) Nosologie méthodique.

(2) *Quibuscumque, ex morbis acutis, atrabilis, sive qualis sanguis niger subierit, postridiè moriuntur.* Hipp. aph. 23. sect. 4.

tés froides et qu'une sueur d'expression découle de son corps, alors tout annonce le danger le plus imminent; il ne reste plus au médecin qu'un seul moyen à employer, c'est l'usage répété des narcotiques, en commençant toutefois par ceux dont l'effet est le moins actif, tels que le sirop de diacode, de karabé; et passant ensuite au laudanum liquide ou à l'extrait aqueux d'opium, dont on fait dissoudre un ou deux grains dans un mucilage. Plusieurs praticiens se sont bien trouvés de l'emploi de ce dernier remède. M. le docteur Geoffroi en fait surtout un grand éloge: « Ma propre expérience, » dit ce médecin (1), m'a appris combien était précieux ce moyen. « Je lui dois la vie de plusieurs malades que je regardais comme « désespérés; et ces succès inattendus m'ont reconcilié avec un « médicament que j'avais jusqu'alors regardé comme toujours dangereux en pareil cas. » Enfin, dans un cas désespéré, on pourrait, d'après les bienfaits qu'en ont obtenus quelques praticiens, appliquer un large vésicatoire ou tout autre rubéfiant sur les parois abdominales.

Le quinquina, que l'on a conseillé de prendre en pareil cas, et que la faiblesse du pouls semble indiquer, a été, si on en croit l'auteur que je viens de citer, plus souvent nuisible qu'avantageux; néanmoins, il est des circonstances où l'on ne doit point dédaigner ce médicament: c'est à la sagesse et à la prudence du praticien à fixer la dose et le moment où il convient de l'administrer. Cullen (2) ne conseille d'y avoir recours, que pour empêcher ou remédier aux affections spasmodiques que semble favoriser la faiblesse des organes digestifs, qui survient assez communément à la suite du cholera, lorsque cette maladie s'est prolongée plusieurs jours.

Au reste, le médecin doit varier le traitement du cholera-morbus suivant les causes auxquelles il croit devoir l'attribuer, en ayant

(1) Dict. des scienc. méd. t. V. art. cholera.

(2) Éléments de médecine-pratique.

soin de prendre toujours en considération le tempérament, l'âge, le sexe et la constitution de l'individu.

Ainsi, si cette maladie a été produite par l'usage d'alimens grossiers, il faut favoriser les évacuations par l'usage des délayans, et administrer ensuite, si les symptômes persistent, les doux émétiques et les laxatifs.

Mais, si une passion forte, telle qu'un violent accès de colère, était la cause occasionnelle du cholera-morbus, on devrait se borner à prescrire au malade une boisson adoucissante, ainsi que des lavemens de même nature, et on ne ferait usage des minoratifs que lorsque l'agitation aurait considérablement diminué; cependant, quelque efficaces que puissent être ces moyens physiques, ils ne suffiraient pas pour arrêter les progrès de la colère, et prévenir le retour de cette funeste passion. C'est donc au praticien philosophe à mettre en pratique les secours de la médecine morale: ainsi, il applaudira d'abord aux motifs qui ont donné lieu à cet acte de fureur, et tâchera de persuader au malade que ceux qui l'ont offensé sont punis ou méritent de l'être, ou bien qu'il leur est arrivé plus de mal qu'il ne pouvait leur en faire. En le laissant dans cette idée vraie ou fausse, dit Tissot (1), il croit sa vengeance satisfaite et sa colère ne tarde pas à s'apaiser. Il est encore utile, continue le même auteur, de lui dire que ceux qui ont provoqué sa colère avouent leurs torts, montrent du repentir, lui en font des excuses, qu'ils le craignent même..... Enfin, on ne laissera approcher de son lit que les personnes qui peuvent lui être agréables, et on recommandera à ceux qui doivent le servir, de le traiter avec beaucoup de complaisance et de douceur: de cette manière, on rétablira la tranquillité dans l'esprit du malade, et on favorisera l'action bienfaisante des médicamens qu'on lui prescrira.

Si le cholera-morbus s'était déclaré à la suite de violens émétiques ou des purgatifs drastiques, les narcotiques, tels que la théria-

(1) De l'influence des passions de l'âme dans les maladies.

que, le sirop de diacode, les potions composées avec le laudanum, les fomentations toniques faites sur la région épigastrique et le bas-ventre, suffiraient pour dissiper tous les accidens.

Enfin, si cette maladie avait été causée par l'introduction de poisons corrosifs dans les premières voies, je n'ai pas besoin de dire qu'il faudrait avoir recours aux liqueurs mucilagineuses et onctueuses, telles qu'une dissolution de gomme arabique, l'huile d'olive, d'amandes douces, le lait, etc., que l'on fait prendre en abondance, tant en boisson qu'en lavemens.

Si cette maladie était due à la présence des vers dans les intestins ou l'estomac, leur sortie garantirait la guérison, en employant les remèdes déjà énoncés; si elle était la suite d'une rétrocession de la goutte, combien il importerait de chercher à la rappeler à son siège primitif par de puissans révulsifs, et dans l'intervalle des accès, par tous les moyens capables de la fixer dans les parties primitivement affectées, tels que les bains de pieds ou de mains, l'application de vésicatoires sur ces parties, et l'emploi des mucilagineux et des calmans à l'intérieur; si la cause était due à la répercussion de quelque exanthème, tous les moyens capables de les rappeler à la peau doivent être promptement administrés: ici les bains chauds trouveraient leur emploi; les vésicatoires, les frictions sèches sur les parties, siège antérieur de la cause de la maladie, sont très-utiles: ainsi, en combattant la cause par des moyens appropriés, lorsqu'elle est connue, on peut espérer de triompher de cette cruelle maladie.

Presque tous les auteurs se sont accordés à proscrire les vomitifs et les purgatifs dans le traitement du cholera-morbus; ou, s'ils permettent de les administrer, ce n'est, dans certains cas seulement, qu'au déclin de la maladie. Il est facile de concevoir, en effet, le danger que l'on ferait encourir au malade, si l'on débutait par l'emploi de ces médicamens, puisqu'on ajouterait, suivant l'expression du professeur Pinel (1), un nouveau degré d'irritation à

(1) Nosographie philosophique.

celui qui existerait déjà, ce qui ne manquerait pas d'aggraver les accidens, et pourrait même donner lieu à une gastrite ou à une phlegmasie des intestins. Stoll (1) y eut recours avec succès, après la cessation des vomissemens spontanés, dans un cas où le cholera-morbus était compliqué d'une expectoration sanguinolente.

On ne doit pas être moins prudent dans l'emploi de la saignée; on conçoit combien il importe d'être avare du sang de son malade, lorsqu'il suffit souvent de quelques heures, depuis l'invasion du cholera, pour voir succéder le plus parfait épuisement à la santé la plus florissante. Si cette évacuation sanguine devait être permise, ce ne devrait être qu'en petite quantité, et seulement dans le début de la maladie, alors que des douleurs atroces se feraient ressentir et que le malade serait doué d'une très-forte constitution. Hors de ce seul cas, la saignée ne pourrait qu'être excessivement nuisible.

Parmi les observations que j'ai recueillies, à l'armée d'Espagne, sur des soldats atteints du cholera-morbus, j'en rapporterai une où cette maladie était exempte de toute complication.

OBSERVATION.

Le nommé Thomas R., âgé de 28 ans, d'un tempérament athlétique, soldat au 6.^e régiment de dragons, en garnison à Valladolid (Vieille Castille), fut envoyé aux fourrages avec un détachement de son régiment, le 29 septembre 1811; la chaleur était alors très-forte. Pressé par une soif dévorante, Thomas entre dans une ferme voisine afin de s'y désaltérer, et but coup sur coup, dégouttant de sueur, deux ou trois verres d'un vin nouveau qui finissait à peine de fermenter; mais il ne tarda pas à se repentir de l'imprudence qu'il venait de commettre; car, quelque temps après, le détachement s'étant acheminé vers la ville, Thomas éprouva de violens maux de tête, accompagnés d'un malaise considérable, qui furent bientôt

(1) Médecine-pratique.

suivis de frissons, d'éruptions et d'une vive douleur à l'épigastre. De retour à Valladolid, les camarades du malade crurent n'avoir rien de mieux à faire, pour le soulager, que de lui faire boire un verre d'eau-de-vie qui, n'ayant pas eu le succès qu'on en attendait, fut suivi d'un second : cependant les accidens s'accrurent, les vomissemens et les déjections se manifestèrent, en se succédant à des distances très-rapprochées, les forces s'affaiblirent et le malade se décida à entrer à l'hôpital. A son arrivée, le 29 septembre à cinq heures de l'après-midi, il offrait les symptômes suivans : anxiétés, douleurs abdominales, surtout aux hypocondres, nausées fréquentes, vomissemens, avec efforts très-pénibles, d'une matière visqueuse et verdâtre, déjections bilieuses très-fétides, crampes des membres abdominaux, pouls petit et irrégulier, sécheresse de la peau, contraction spasmodique des muscles du bas-ventre, soif vive. L'eau tiède et l'oxycrat pris successivement sont aussitôt rejetés, mêlés de matières glaireuses (fomentations émollientes sur l'abdomen, lavemens émolliens). Les évacuations se soutinrent avec la même abondance jusqu'à dix heures du soir; les traits du visage avaient déjà l'ensemble de ce qu'on appelle ordinairement face hippocratique; à minuit seulement les déjections devinrent un peu moins fréquentes, les douleurs et la soif diminuèrent, le malade goûta quelques instans de repos le reste de la nuit.

30 septembre, trois ou quatre vomissemens spontanés dans la matinée, ainsi que quelques selles liquides, céphalalgie moins vive, langue humectée, pouls développé et régulier, douleur légère à l'hypocondre droit (potion calmante prise par cuillerées dans la journée, crème de riz de quatre en quatre heures); le malade fut tranquille le reste de la journée et dormit toute la nuit.

Le 1.^{er} octobre, convalescence (un gros de rhubarbe dans le vin, quelques végétaux pour alimens).

Le 2, retour à la santé (1).

(1) Ne semble-t-il pas qu'il y ait, dans le cholera-morbus, une action pernicieuse de la force régulatrice de la constitution chimique du corps ?

Je termine ici ce que j'avais à dire sur la maladie qui fait le sujet de mon tribut académique ; heureux si , libéré de la tâche que la loi m'impose , j'ai pu offrir à cette célèbre École quelque chose digne d'elle !

F I N.

Telle est du moins l'opinion du professeur Lordat , opinion que je suis très-porté à adopter , puisqu'elle est fondée sur des faits sans nombre ; or , peut-on se refuser à croire à l'évidence ? Cette même viciation n'existe-t-elle pas dans une foule d'affections différentes , mais qui toutes se rapprochent sous le rapport des évacuations colliquatives auxquelles elles donnent lieu ? Telles sont les évacuations abondantes qui se font par toutes les voies dans la dernière période des fièvres putrides , ainsi que l'a vu le professeur Berthe dans la maladie qui désola l'Andalousie ; telle est encore , dans la suette anglaise , la sueur qui peut être considérée comme un effort destructeur ; et enfin , les vomissemens excessifs qui sont dus à l'introduction , dans le corps , de certaines substances qui lui sont préjudiciables.

Le professeur Lordat fut appelé , vers la fin de 1814 , pour un homme à qui la douce amère , qu'il avait prise dans un bouillon le soir , avait procuré des vomissemens extraordinaires ; à huit heures du matin , lorsqu'il fut appelé , le malade avait déjà la face hippocratique ; il avait si prodigieusement maigri , que la peau des lèvres était collée aux dents , de manière qu'on eût pu les compter à travers.

D'après ces faits et plusieurs autres analogues que j'aurais pu citer , ne suis-je pas autorisé à admettre la lésion de cette force dont je viens de parler ?